

Karine Germoni et Christine Silvi (dir.)



Jean Renart

Ronsard

Pascal

Beaumarchais

Zola

Bonnefoy

III Bermann – 979-10-231-1552-9

*Jean Renart, Ronsard, Pascal,
Beaumarchais, Zola, Bonnefoy*

Olivier Soutet

Avant-propos

**JEAN RENART, LE ROMAN DE LA
ROSE OU DE GUILLAUME DE DOLE**

Maria Colombo Timelli

Couples coordonnés et adaptation en français moderne : entre traduction, pirouettes et escamotages dans *Le Roman de la Rose* ou de *Guillaume de Dole*

RONSARD, LES AMOURS

Anne-Pascale Pouey-Mounou

Les épithètes « si proprement accommodées » des *Amours*

Mathilde Thorel

« Je me deus ? non, mais dont je suis bien aise. » Les figures de correction dans *Les Amours*

PASCAL, PENSÉES

Mathieu Bermann

Concession et polyphonie dans les *Pensées*

**BEAUMARCHAIS, LE MARIAGE
DE FIGARO**

Philippe Jousset

Sur le « style spermatique ». De l'économie érotique du *Mariage de Figaro*

Virginie Yvernault

Beaumarchais et son double : la voix du « diable » dans *Le Mariage de Figaro*

Violaine Géraud

Ellipses, brachylogies et *archiethos spirituel* dans *Le Mariage de Figaro*

ZOLA, LA FORTUNE DES ROUGON

Anastasia Scepi

La caricature dans *La Fortune des Rougon* : une « langue épaisse »

Lola Kheyar Stibler

Naïveté et ironie dans *La Fortune des Rougon*

Florence Pellegrini

Dispositif énonciatif et argumentation dans *La Fortune des Rougon*

**BONNEFOY, DU MOUVEMENT
ET DE L'IMMOBILITÉ DE DOUVE**

Sandrine Bédouret-Larraburu

Une dialectique du temps : inscriptions de l'Antiquité et du Moyen Âge dans la langue de *Du mouvement et de l'immobilité de Douve*

Laurence Bougault

Divergences et convergences du temps grammatical et du temps poétique dans quelques poèmes de *Du mouvement et de l'immobilité de Douve*

STYLES, GENRES, AUTEURS N° 15

TRAVAUX DE STYLISTIQUE ET LINGUISTIQUE FRANÇAISES
collection dirigée par Olivier Soutet

« Bibliothèque des styles »

Styles, genres, auteurs

- 1 Ronsard, Corneille, Marivaux, Hugo, Aragon
- 2 Montaigne, Bossuet, Lesage, Baudelaire, Giraudoux
- 3 *La Chanson de Roland*, Aubigné, Racine, Rousseau, Balzac, Jaccottet
- 4 *La Queste del Saint Graal*, Louis Labé, Cyrano de Bergerac, Beaumarchais, Tocqueville, Michel Leiris
- 5 Marguerite de Navarre, Cardinal de Retz, André Chénier, Paul Claudel, Marguerite Duras
- 6 *La Suite du roman de Merlin*, Marot, Molière, Prévost, Chateaubriand, Saint-John Perse
- 7 Du Bellay, Rotrou, Diderot, Verlaine, Gracq
- 8 Jean Bodel, Adam de la Halle, Viau, Des Périers, Voltaire, Hugo, Bernanos
- 9 Chrétien de Troyes, Ronsard, Fénelon, Marivaux, Rimbaud, Beckett
- 10 Charles d'Orléans, Montaigne, Racine, Crébillon, Aloysius Bertrand, Robbe-Grillet
- 11 Bérout, Rabelais, La Fontaine, Saint-Simon, Maupassant, Lagarce
- 12 Guillaume de Lorris, Scève, Mme de Sévigné, Rousseau, Musset, Gide
- 13 *Le Couronnement de Louis*, Jodelle, Tristan L'Hermite, Montesquieu, Stendhal, Éluard
- 14 *Roman d'Eneas*, La Boétie, Corneille, Marivaux, Baudelaire, Yourcenar

Karine Germoni et Christine Silvi (dir.)

Jean Renart, Ronsard,
Pascal, Beaumarchais,
Zola, Bonnefoy



Ouvrage publié avec le concours de l'UFR de langue française
et l'équipe « Sens, texte, informatique, histoire » (EA 4509)
de l'université Paris-Sorbonne

Les PUPS, désormais SUP, sont un service général
de la faculté des Lettres de Sorbonne Université.

© Presses de l'université Paris-Sorbonne, 2015
© Sorbonne Université Presses, 2020

ISBN : 978-2-84050-0513-1
PDF complet : 979-10-231-1561-1
TIRÉS À PART EN PDF :

I Colombo – 979-10-231-1549-9

II Pouey – 979-10-231-1550-5

II Thorel – 979-10-231-1551-2

III Bermann – 979-10-231-1552-9

IV Jousset – 979-10-231-1553-6

IV Yvernault – 979-10-231-1554-3

IV Geraud – 979-10-231-1555-0

V Scepti – 979-10-231-1556-7

V Kheyar Stibler – 979-10-231-1557-4

V Pellegrini – 979-10-231-1558-1

VI Bédouret-Larraburu – 979-10-231-1559-8

VI Bougault – 979-10-231-1560-4

Composition : Emmanuel Marc DUBOIS (Issigeac)

SUP

Maison de la Recherche

Sorbonne Université

28, rue Serpente

75006 Paris

tél. : (33)(0)1 53 10 57 60

sup@sorbonne-universite.fr

<https://sup.sorbonne-universite.fr>

AVANT-PROPOS

Voilà maintenant 15 ans que l'UFR de Langue française, alors dirigée par le professeur Mireille Huchon, appuyée par l'Équipe de recherche « Sens et texte » (aujourd'hui « Sens, texte, informatique, histoire ») dirigée par moi-même et la direction des PUPS, a décidé d'organiser une première journée d'agrégation directement consacrée à l'épreuve de grammaire et stylistique françaises des agrégations de grammaire et de lettres modernes. Dans notre esprit, il s'agissait d'un coup essai et nous étions bien incapables de prévoir le succès de ce qui devait se révéler le premier numéro d'une série (« Styles, genres, auteurs ») appelée à durer.

L'intérêt que les agrégatifs ont bien voulu manifester pour cette entreprise, la fidélité à cette publication dont témoignent les collègues qui assurent la préparation aux concours et la disponibilité que renouvellent d'année en année les contributeurs successifs, qui acceptent de consacrer une part de leurs vacances à préparer un article dans les délais très courts qu'impose, à bon droit, l'éditeur pour que l'ouvrage sorte assez tôt dans l'année universitaire, voilà autant de marques de succès qui incitent le signataire à se féliciter de l'initiative prise en 2000 et à espérer qu'elle pourra se poursuivre dans les années à venir, grâce, faut-il l'ajouter, pour chaque numéro au travail de prospective (qui solliciter ?) et de rigoureuse organisation (quant à la taille des articles et au respect des délais) effectué par les coordinateurs ou coordinatrices. Ma gratitude va cette année à Karine Germoni et à Christine Silvi, qui ont mené à bien cette tâche avec une souriante et ferme autorité.

Comme j'ai eu déjà l'occasion de le souligner en préfaçant des numéros antérieurs de « Styles, genres, auteurs », ces contributions tout en étant très naturellement destinées à la préparation des épreuves de langue (écrit et oral) des trois agrégations littéraires sont du plus haut intérêt pour nourrir tel paragraphe d'une dissertation littéraire ou contribuer aux soubassements techniques, stylistiques, d'une leçon d'oral.

Tout orientées qu'elles sont, par ailleurs, vers l'éclairage d'un texte spécifique et l'idiosyncrasie d'écriture d'un auteur ou d'une œuvre (« style

spermatique », atticisme stylistico-dramaturgique de Beaumarchais), ce qui explique de manière très légitime le nombre élevé des contributions à entrée rhétorico-stylistique ou rhétorico-argumentative et l'attention à l'étude des figures (épanorthose, figures d'analogie, ironie...), un certain nombre affiche un « angle d'attaque » plus explicitement linguistique, abordant des questions notamment grammaticales de portée très large et constituant de la sorte des mises au point problématisées sur tel fait de langue souvent délicat. L'orientation peut être sémasiologique (les épithètes, les temps verbaux) ou onomasiologique (la concession), souvent guidée par une approche morphosyntaxique, mais sans que soit négligée l'étude du lexique (doublets, étude d'un lexème emblématique).

8 Une fois encore, le lecteur pourra mesurer combien ces études de langue et de style, pour reprendre une étiquette élégamment désuète, sont en phase avec les préoccupations contemporaines en matière de linguistique ou de grammaire de texte, démontrant la capacité d'adaptation d'un concours d'esprit généraliste qui sait parfaitement articuler le respect de la tradition culturelle et des exercices canoniques à l'actualité de la recherche.

Olivier Soutet

Pascal
Pensées

CONCESSION ET POLYPHONIE DANS LES *PENSÉES*

Mathieu Bermann

Volontiers polémique, ouverte au dialogue et aux objections, l'argumentation de Pascal trouve dans la concession un outil privilégié. « Cette figure consiste à accorder le moins pour obtenir le plus », écrit René Bary au XVII^e siècle avant d'en donner l'exemple suivant : « Nous tombons d'accord que nous avons dégradé votre jardin, mais vous devez tomber d'accord aussi que vous avez mis le feu à notre maison »¹. Si le rhétoricien insiste sur la visée stratégique d'une telle figure, ce n'est pas le cas du *Dictionnaire de l'Académie* pour lequel *concéder* « signifie [...] en termes de Logique, et de dispute, Accorder une proposition ou un argument² ».

Au siècle suivant, l'*Encyclopédie* détaille les atouts de la concession décrite en ces termes :

Figure de rhétorique par laquelle l'orateur, sûr de la bonté de sa cause, semble accorder quelque chose à son adversaire, mais pour en tirer soi-même avantage, ou pour prévenir les incidents inutiles par lesquels on pourrait l'arrêter³.

Depuis Quintilien dont s'inspire la définition des encyclopédistes jusqu'au milieu du XIX^e siècle, la concession est donc avant tout une figure rhétorique⁴. Par la suite, les grammairiens se mettent à l'envisager

- 1 René Bary, *La Rhétorique française, où pour principale augmentation l'on trouve les secrets de notre langue* [1653], Lyon, Thomas Amaury, 1676, p. 429.
- 2 *Dictionnaire de l'Académie française, dédié au roi*, Paris, Vve J.-B. Coignard et J.-B. Coignard, 1694, t. I, p. 224.
- 3 *Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers, par une société de gens de lettres*, Paris, Briasson, David, Le Breton, Durand, 1753, t. III, p. 804.
- 4 Quintilien, *Institution oratoire*, Livre IX. Voir Olivier Soutet, *La Concession en français des origines au XVI^e siècle. Problèmes généraux. Les tours prépositionnels*, Genève, Droz, 1990, p. 3.

comme une relation logique unissant deux propositions⁵. L'opération réalisée par la concession, quels qu'en soient les marqueurs, consiste à nier une implication ordinairement reçue pour vraie. Pour Olivier Soutet, en effet, « la relation concessive peut [...] se définir, très généralement, comme la négation d'une relation si *q*, nég. *p* » – *q* étant la protase, et *p* l'apodose⁶. Dans « Bien qu'il soit malade (*q*), il travaille beaucoup (*p*) », une implication ordinairement admise n'est pas vérifiée, celle voulant que si l'on est malade, on ne travaille pas beaucoup (« si *q*, nég. *p* »). La vérité de *q* « n'est pas contestée, mais malgré elle, on affirme *p*, alors qu'on attendait que soit vérifiée la relation (si *q*, nég. *p*)⁷ ».

64

La concession est un phénomène polyphonique : selon la terminologie d'Oswald Ducrot, le « locuteur » (responsable de l'acte de parole) met en scène dans son discours le point de vue d'un autre « énonciateur » (représentant le plus souvent la *doxa* ou l'allocutaire)⁸. Ce dernier est censé assumer l'implication à laquelle le locuteur « se rallie, tout en se démarquant⁹ ».

Pour étudier la polyphonie de la concession, il convient d'entrer dans le détail de ses divers mécanismes. En se fondant sur l'analyse des propriétés morphosyntaxiques aussi bien que discursives, Mary-Annick Morel propose de distinguer trois types de concession : logique, rectificative et argumentative.

Dans la concession logique (« *bien que q, p* »), l'énoncé concédé *q* est présenté « comme ayant fait l'objet d'une assertion préalable par un autre énonciateur, à laquelle l'énonciateur de l'ensemble de la phrase souscrit¹⁰ ». L'effet recherché est le suivant : *q* vient renforcer *p*.

Dans la concession rectificative (« *p, encore que q* »), « les deux énoncés sont assertés par le même énonciateur, mais à deux niveaux

5 Mary-Annick Morel, *La Concession en français*, Paris, Orphys, 1995, p. 5.

6 Olivier Soutet, *La Concession en français des origines au XVI^e siècle*, op. cit., p. 12.

7 *Ibid.*, p. 17.

8 Par la suite, je continuerai de mettre entre guillemets « locuteur » et « énonciateur » lorsqu'ils renvoient à la théorie polyphonique d'Oswald Ducrot exposée dans *Le Dire et le dit* (Paris, Éditions de Minuit, 1984).

9 Anne-Marie Garagnon, Frédéric Calas, *La Phrase complexe. De l'analyse logique à l'analyse structurale*, Paris, Hachette, 2002, p. 100.

10 Mary-Annick Morel, *La Concession en français*, op. cit., p. 9.

énonciatifs différents¹¹ » dans la mesure où *q* est un commentaire de *p*. Voici ce qui en résulte : *q* vise à éviter que le destinataire du discours tire une conclusion erronée de *p*.

Dans la concession argumentative (« [certes] *q*, mais *p* »), *q* est censé être validé par un support énonciatif autre que celui de *p*, comme dans le type logique en somme, à ceci près que la finalité diffère : *p* vient rectifier *q*.

Si, comme l'écrit Laurent Susini, l'œuvre de Pascal « revêt [...] la forme d'un discours polyphonique, où des voix venues de divers horizons alternent et s'entremêlent de multiples manières¹² », la concession joue un rôle essentiel dans cette hétérogénéité énonciative. En analysant ses différentes structures, nous observerons la façon dont l'apologisme gère les voix qu'il donne à entendre et les effets de la concession sur l'argumentation.

LA CONCESSION LOGIQUE

Comme dans tout système concessif, la relation sous-jacente aux deux propositions est niée par le « locuteur » et assertée par un « énonciateur » que le premier met en scène dans son discours. La particularité de la concession logique réside dans ceci : le segment concédé, du fait même qu'il est présenté ainsi, est censé être pris en charge par un « énonciateur » autre que le « locuteur » ; ce dernier l'approuve avant de formuler son propre point de vue.

La concession logique permet donc de partir du présupposé, c'est-à-dire de « l'ensemble des données déjà connues (ou censées être connues) au moment où commence l'énonciation¹³ », données qui sont validées (ou là encore qui sont censées l'être) par le destinataire. Aussi

11 *Ibid.*, p. 15.

12 Laurent Susini, *L'Écriture de Pascal. La lumière et le feu. La « vraie éloquence » à l'œuvre dans les Pensées*, Paris, Champion, 2008, p. 470.

13 « Les protases [...] concessives appartiennent au présupposé des énoncés dans lesquels elles s'insèrent, c'est-à-dire l'ensemble des données déjà connues (ou censées être connues) au moment où commence l'énonciation, et qui de ce fait ne relèvent pas de l'information, laquelle est posée » (Olivier Soutet, *La Concession en français des origines au XVI^e siècle*, *op. cit.*, p. 12).

l'énoncé concédé constitue-t-il pour la pensée originale de Pascal qui en est ainsi renforcée un tremplin incontestable, puisque reposant sur un savoir partagé.

Les structures subordonnées

Les concessions simples de nature conjonctive

*quoique q, p*¹⁴

Antéposée à la principale¹⁵, la sous-phrase introduite par *quoique* possède une valeur logique :

(1) Le plus grand philosophe du monde sur une planche plus large qu'il ne faut, s'il y a au-dessous un précipice, *quoique sa raison le convainque de sa sûreté*, son imagination prévaudra. (fr. 78, p. 182¹⁶)

(2) Et *quoiqu'il soit contraire d'être misérable et de subsister*, [le peuple juif] subsiste néanmoins toujours malgré sa misère. (fr. 342, p. 318)

En (1) est niée l'idée couramment admise selon laquelle si la raison convainc un homme de sa sûreté, son imagination ne prévaut pas, surtout s'il s'agit du « plus grand philosophe du monde », être rationnel s'il en est – le superlatif vise à éviter que le destinataire envisage un individu chez qui la raison serait encore plus forte, ce qui invaliderait le propos de Pascal.

En (2), l'existence du peuple juif est expliquée à rebours de la pensée commune voulant que si misère et subsistance s'opposent, cela le concerne aussi.

Selon Mary-Annick Morel, dans la configuration *quoique q, p*, le « support énonciatif [de la concessive] est nécessairement différent de celui de la principale qui suit¹⁷ ». Cette structure permet à Pascal non seulement de reprendre le point de vue de son destinataire ou de la *doxa*

14 Sauf oubli de ma part, on trouve 3 occurrences. Je prends en compte uniquement le passage au programme (Blaise Pascal, *Pensées, opuscules et lettres*, éd. Philippe Sellier, Paris, Classiques Garnier, 2011, p. 155-342).

15 Voir *infra*, pour le type *p, quoique q*.

16 Dans toutes les occurrences étudiées, les soulignements sont de mon fait.

17 Mary-Annick Morel, *La Concession en français, op. cit.*, p. 26.

et de contrecarrer certaines idées reçues qui y sont associées, mais aussi de renforcer son propre discours.

*encore que q, p*¹⁸

(3) « Et quoi! ne dites-vous pas vous-même que le ciel et les oiseaux prouvent Dieu? » Non. « Et votre religion ne le dit-elle pas? » Non. Car *encore que cela est vrai en un sens pour quelques âmes à qui Dieu donna cette lumière*, néanmoins cela est faux à l'égard de la plupart. (fr. 38, p. 170)

(4) Il est donc vrai de dire que tout le monde est dans l'illusion, car *encore que les opinions du peuple soient saines*, elles ne le sont pas dans sa tête. (fr. 126, p. 206)

Contrairement à l'usage moderne où elles sont postposées à la principale et expriment une rectification, les sous-phrases introduites par *encore que* dans les *Pensées* sont systématiquement placées à gauche de la proposition rectrice. La subordinée ainsi « antéposé[e] » marque d'emblée le conflit entre un contenu propositionnel émanant d'une autre source que l'énonciateur (auquel l'énonciateur donne son assentiment) et le jugement personnel de l'énonciateur¹⁹ ». Si elle est discrète en (4), la reprise du point de vue d'autrui est explicite en (3) comme l'atteste le dialogue. En effet, l'apologiste n'est pas d'accord avec son interlocuteur dont les propos sont rapportés au discours direct. « [...] *cela est vrai en un sens pour quelques âmes à qui Dieu donna cette lumière* » est une reprise de la réplique précédente. Contrairement au subjonctif de l'occurrence (4), l'indicatif présent insiste ici davantage sur l'adhésion provisoire du « locuteur » aux propos de l'« énonciateur » qu'il donne à entendre (peut-être parce qu'il y apporte déjà une restriction grâce aux expressions « en un sens » et « pour quelques âmes... »). La rupture entre les deux propositions, et donc les deux points de vue, est perceptible dans les antithèses *vrai/faux* et *quelques âmes/la plupart*.

18 3 occurrences.

19 *Ibid.*, p. 25.

Les concessions d'origine relative

*Les concessives à focalisation indéfinie*²⁰

Le tour *quelque* + GN + *que* signifie que « le fait principal se déroule indépendamment, non pas de la réalité du fait subordonné comme dans la concession simple, mais de l'identité de l'élément nominal mis en jeu dans cette subordonnée²¹ », comme dans les phrases suivantes :

(5) La douceur de la gloire est si grande qu'à *quelque objet qu'on l'attache*, même à la mort, on l'aime. (fr. 71, p. 179)

(6) Nous vogueons sur un milieu vaste, toujours incertains et flottants, poussés d'un bout vers l'autre. *Quelque terme où nous pensions nous attacher et nous affermir*, il branle et nous quitte. (fr. 230, p. 266)

68

On peut paraphraser la dernière occurrence de la sorte : « nous pouvons bien penser nous attacher et nous affermir à n'importe quel terme, il branle et nous quitte ». L'implication couramment admise entre les faits subordonné et principal est niée.

L'indétermination véhiculée par le déterminant indéfini *quelque* peut porter plus spécifiquement sur le degré lorsque le nom focalisé « dénote une qualité ou une propriété susceptible de variation²² » :

(7a) et (7b) Deux sortes de personnes connaissent : ceux qui ont le cœur humilié et qui aiment la bassesse, *quelque degré d'esprit qu'ils aient*, haut ou bas, ou ceux qui ont assez d'esprit pour voir la vérité, *quelques oppositions qu'ils y aient*. (fr. 13, p. 162)

(8) Nous savons que nous ne rêvons point, *quelque impuissance où nous soyons de le prouver par raison*. (fr. 142, p. 213)

²⁰ 9 occurrences. On trouve également 1 occurrence en *quoi que* (fr. 164, p. 220). Ce type de concessive repose sur une corrélation : le premier terme est un indéfini (pronom, adjectif, adverbe ou bien un groupe nominal introduit par un déterminant indéfini) et le second un pronom relatif. Voir Anne-Marie Garagnon, Frédéric Calas, *La Phrase complexe, op. cit.*, p. 105.

²¹ *Ibid.*, p. 106.

²² Mary-Annick Morel, *La Concession en français, op. cit.*, p. 129.

Le substantif « degré » est explicitement glosé par « haut ou bas » alors que la variation est implicite pour « oppositions » et « impuissance », lesquelles peuvent être faibles ou fortes. En l'absence de précision, on peut penser, comme Mary-Annick Morel, que l'indétermination porte sur le « haut degré, voire le degré maximal de la qualité²³ ». Celui-ci peut d'ailleurs être marqué par une épithète, à l'image de ce fragment :

(9) Que le prédicateur vienne à paraître, si la nature lui a donné une voix enrouée et un tour bizarre, que son barbier l'ait mal rasé, si le hasard l'a encore barbouillé de surcroît, *quelques grandes vérités qu'il annonce*, je parie la perte de la gravité de notre sénateur. (fr. 78, p. 182)

Même les vérités les plus vraies, si l'on peut dire, ne rendent pas à l'orateur la crédibilité qu'il perd par ailleurs en se présentant mal en point à son auditoire.

La prise en compte du degré concourt à rendre la démonstration pascalienne imparable : le penseur prévient une éventuelle opposition portant sur une variation d'intensité des notions en question, envisageant tous les degrés possibles, jusqu'au plus haut.

D'une certaine manière, l'occurrence (5) participe également à l'expression d'une intensité maximale : « même à la mort » envisage un « objet » extrême parmi tous ceux auxquels l'homme est susceptible de s'attacher. Là encore Pascal conçoit un cas de figure ultime et donc indépassable par un contradicteur. Il souligne ainsi le paradoxe de la « gloire » et de l'amour-propre – et ailleurs celui de l'homme pris entre deux infinis (6), ou encore celui de l'être et du paraître (9).

Les concessives scalaires²⁴

Scalaire vient du latin *scala*, signifiant *échelle* : le fait subordonné présente « un ensemble ordonné de propositions constituant une échelle²⁵ » dont aucune ne viendrait empêcher le déroulement du fait principal. Ainsi, par exemple :

²³ *Ibid.*

²⁴ 4 occurrences.

²⁵ Olivier Soutet, « Des concessives extensionnelles aux concessives simples », *Linx*, 59, 2008, <http://linx.revues.org/629>, 1^{er} janvier 2012 (consulté le 4 août 2015).

(10) Il n'y a principe, *quelque naturel qu'il puisse être même depuis l'enfance*, [qu'on ne] fasse passer pour une fausse impression soit de l'instruction soit des sens. (fr. 78, p. 184)

« [...] *quelque naturel qu'il puisse être* » peut être reformulé comme ceci : « quel que soit son degré de naturel ». La concessive scalaire permet là encore à Pascal d'examiner l'ensemble des nuances possibles et donc de devancer un désaccord portant sur le degré des propriétés mentionnées. En voici deux exemples :

(11a) et (11b) L'homme, *quelque plein de tristesse qu'il soit*, si on peut gagner sur lui de le faire entrer en quelque divertissement, le voilà heureux pendant ce temps-là. Et l'homme, *quelque heureux qu'il soit*, s'il n'est diverti et occupé par quelque passion ou quelque amusement qui empêche l'ennui de se répandre, sera bientôt chagrin et malheureux. (fr. 168, p. 231)

Grâce à ces deux concessives scalaires, Pascal embrasse le champ tout entier de la tristesse et du bonheur ; peu importe leur intensité respective, le divertissement opère toujours : son absence engendrant l'une, et sa présence l'autre. Un chiasme sémantique, qui porte sur les attributs du sujet ou de l'objet associés à l'homme, vient renforcer cette idée : « quelque plein de tristesse qu'il soit »/« le voilà heureux »/« quelque heureux qu'il soit »/« [il] sera chagrin et malheureux ».

Les concessives pseudo-scalaires²⁶

(12) Le roi est environné de gens qui ne pensent qu'à divertir le roi et à l'empêcher de penser par lui. Car il est malheureux, *tout roi qu'il est*, s'il y pense. (fr. 168, p. 228)²⁷

À la différence des concessives scalaires, « la gradation notionnelle atteint un terme, donné comme ultime et indépassable²⁸ », d'où

²⁶ 2 occurrences.

²⁷ Variante : fr. 169.

²⁸ Anne-Marie Garagnon, Frédéric Calas, *La Phrase complexe, op. cit.*, p. 107.

l'emploi du mode indicatif. C'est l'extrémité haute de l'échelle qui est seule envisagée et non pas l'ensemble des niveaux d'intensité possibles²⁹ : « tout roi qu'il est » est proche d'une concessive simple « bien qu'il soit roi (au plus haut degré/complètement) ». Pour exposer la nature du divertissement, Pascal choisit le plus important des personnages du royaume et surtout lui reconnaît « la possession franche et entière³⁰ » de ce titre. La triple répétition du substantif *roi* participe aussi de cette insistance qui rend la démonstration imparable.

La subordination implicite : *avoir beau*³¹

Le haut degré est également signifié par la locution *avoir beau* qui établit une subordination implicite. En effet, les deux propositions s'avèrent dépendantes malgré leur apparente juxtaposition. En témoignent d'une part l'intonation particulière de ces phrases où la voix monte avec le premier segment pour descendre sur le second, et d'autre part l'impossible autonomie de la partie soulignée :

(13) *La raison a beau crier*, elle ne peut mettre le prix aux choses.
(fr. 78, p. 180)

Olivier Soutet analyse *beau* comme un intensif : « ainsi à travers cet emploi de *beau* retrouverait-on cette recherche du haut degré, de l'intensité maximale constamment récurrente dans l'expression de la concession [...] »³². C'est pourquoi ce tour insiste davantage qu'une concession de type *bien que* sur le « contraste » entre l'implication attendue et ce qui est finalement asserté³³.

29 « [...] il n'y a plus, *stricto sensu*, parcours d'une échelle quand on est parvenu à son terme », d'où le nom de pseudo-scalaire (Olivier Soutet, *La Concession dans la phrase complexe en français des origines au XVI^e siècle*, Genève, Droz, 1992, p. 175).

30 Pierre Le Goffic, *Grammaire de la phrase française*, Paris, Hachette Supérieur, 1993, § 268, p. 371.

31 3 occurrences.

32 Olivier Soutet cite l'expression « au beau milieu » où *beau* signifie à peu près *plein* (*La Concession dans la phrase complexe en français des origines au XVI^e siècle*, *op. cit.*, p. 79).

33 Mary-Annick Morel, *La Concession en français*, *op. cit.*, p. 74.

De cette façon, Pascal met en avant l'intensité des facultés humaines – ici la raison (13), mais ailleurs la philosophie³⁴ ou la science³⁵ – pour montrer qu'en définitive elles ne rencontrent pas le succès escompté. Sont donc appréhendées dans un même mouvement « la qualité exceptionnelle³⁶ » des capacités humaines et leur vanité.

Les autres marqueurs de la concession logique

*même sans, même si, quand même*³⁷

Quels que soient les circonstants devant lesquels il s'insère, la fonction fondamentale de *même* est de « focaliser l'attention sur un élément particulièrement discordant avec la relation prédicative assertée dans la proposition et de le réinsérer dans un ensemble paradigmatique où il n'avait pas préalablement sa place³⁸ ».

72

(14) Ainsi l'homme est si malheureux qu'il s'ennuierait *même sans aucune cause d'ennui* par l'état propre de sa complexion. (fr. 168, p. 229)

(15a) et (15b) Nos passions nous poussent au-dehors, *quand même les objets ne s'offriraient pas pour les exciter*. Les objets du dehors nous tentent d'eux-mêmes et nous appellent, *quand même nous n'y pensons pas*. (fr. 176, p. 235)

(16) Qu'on s'informe de cette religion, *même si elle ne rend pas raison de cette obscurité*, peut-être qu'elle nous l'apprendra. (fr. 183, p. 246)

Dans les trois cas, l'incompatibilité est à la fois exhibée et résolue – comme par exemple en (14) entre l'ennui et l'absence de cause qui l'engendrerait et en (16) où *rendre raison*, signifiant « fournir une explication », devrait

34 Fr. 176, p. 235.

35 Fr. 230, p. 261.

36 Mary-Annick Morel, *La Concession en français, op. cit.*, p. 74.

37 Malgré leur hétérogénéité, je choisis de regrouper ces trois marqueurs en raison de la présence commune de *même* : *même sans* (1 occurrence) est une locution prépositionnelle, *même si* (1 occurrence) et *quand même* (2 occurrences) des conjonctions de subordination qui auraient pu être traitées dans la partie précédente.

38 Mary-Annick Morel, *La Concession en français, op. cit.*, p. 30.

s'opposer à *apprendre* au sens d'« enseigner ». Il s'agit avant tout de renforcer ce qui précède ou suit pour la dernière occurrence.

Avec *même si* et *quand même*, équivalant à *quand bien même*, la concession se mêle à l'hypothèse.

*malgré*³⁹

La particularité de cette préposition réside dans son rôle anaphorique et thématique⁴⁰. On le constate par exemple dans ce fragment où le syntagme prépositionnel reprend les termes du paragraphe précédent :

(17) [...] le temps a été prédit clairement et la manière en figures. /
Par ce moyen les méchants, prenant les biens promis pour matériels,
s'égarent *malgré le temps prédit clairement*, et les bons ne s'égarent pas.
(fr. 287, p. 288)

Tout en participant à la cohérence textuelle, la préposition au sémantisme concessif renforce l'énoncé asserté.

Grâce à la concession logique, Pascal se place sur le terrain de celui qu'il entend convaincre : en concédant tel énoncé, il le constitue en présupposé et le présente comme étant validé aussi bien par lui que par la cible de son argumentaire. Ainsi prend-il soin de partir de principes partagés en vue d'énoncer et de renforcer les siens propres.

Le relevé des concessions logiques dans les *Pensées* appelle deux remarques. La première, déjà évoquée, concerne l'importance des structures fondées sur l'indéfinition⁴¹ et le parcours des divers degrés⁴² jusqu'aux plus hauts⁴³. Embrassant l'ensemble des nuances possibles, y compris les plus extrêmes, ces concessions assurent le caractère implacable de la démonstration, laquelle ne peut recevoir de contradiction portant sur l'identité ou l'intensité de l'élément focalisé et au cœur du débat.

39 3 occurrences.

40 *Ibid.*, p. 67.

41 Les concessives à focalisation indéfinie.

42 Les concessives scalaires et certaines concessives à focalisation indéfinie qui mettent en œuvre des noms indiquant une qualité ou une propriété susceptibles de variation.

43 Les concessives pseudo-scalaires et la locution verbale *avoir beau*.

La seconde remarque découle de la récurrence, sous la plume de Pascal, des marqueurs concessifs capables de renforcer l'effet de discordance entre l'implication ordinairement attendue et ce qui est finalement énoncé. C'est le cas notamment de la conjonction *encore que*⁴⁴, de la locution *avoir beau*⁴⁵ et des marqueurs intégrant *même*⁴⁶ : tous affichent une pensée paradoxale⁴⁷.

LA CONCESSION RECTIFICATIVE

74 Dans la concession rectificative, les deux propositions sont à la charge du « locuteur », la seconde prévenant une conclusion erronée que la première pourrait générer. Ces structures permettent au philosophe de commenter sa propre pensée.

*p, quoique q*⁴⁸

Contrairement aux occurrences (1) et (2) où elle est antéposée et possède alors une valeur logique, la subordonnée de type *quoique* postposée à la principale est rectificative. À droite de la proposition principale, la sous-phrase introduite par *quoique* « redresse une déduction que le lecteur aurait pu abusivement tirer de ce qui précède⁴⁹ ». Ainsi, par exemple, dans

(18) Il est injuste qu'on s'attache à moi, *quoiqu'on le fasse avec plaisir et volontairement*. (fr. 15, p. 163)

44 L'adverbe *encore* marque dans certaines situations une discordance entre ce qui est et ce à quoi on s'attend. Dire « tiens, tu es *encore* là » laisse entendre que le locuteur ne s'attendait pas, ou plus, à la présence de son interlocuteur. On peut donc considérer qu'*encore que* insiste particulièrement sur cette discordance (Mary-Annick Morel, *La Concession en français*, op. cit., p. 24-25).

45 Elle appuie, on l'a vu, davantage qu'une concession conjonctive de type *bien que*, sur le contraste entre l'implication escomptée et l'assertion finale.

46 *Même*, on l'a dit également, attire l'attention sur le circonstant qu'il précède et sur son caractère discordant par rapport au reste de la phrase.

47 Sur les autres renforts de l'effet paradoxal, voir la conclusion.

48 14 occurrences.

49 Anne-Marie Garagnon, Frédéric Calas, *La Phrase complexe*, op. cit., p. 104-105.

on pourrait inférer de la première partie de la phrase une conclusion du type : « on ne s'attache donc pas à moi avec plaisir et volontairement » ; la subordonnée révisé cette éventuelle dérive de la pensée.

La polyphonie est moindre que dans le type *quoique q, p* où *q* est censé être pris en charge par un autre « énonciateur » que le « locuteur ». Cela est particulièrement perceptible lorsque la conjonction introduit une sous-phrase à l'indicatif présent :

(19) Mais ceux qui savent les preuves de la religion prouveront sans difficulté que ce fidèle est véritablement inspiré de Dieu, *quoiqu'il ne peut le prouver lui-même*. (fr. 414, p. 342)

L'emploi de ce mode prouve bien que les deux propositions restent à la charge du « locuteur ». Il en va de même lorsque *quoique* est employé avec une ellipse du verbe :

(20) Les principes se sentent, les propositions se concluent, et le tout avec certitude, *quoique par différentes voies* [...]. (fr. 142, p. 213)

La conjonction est alors proche de l'adverbe⁵⁰.

*toutefois*⁵¹, *néanmoins*⁵² et *cependant*⁵³

La valeur de ces différents adverbes n'est pas toujours aisée à définir car ils sont susceptibles d'en changer selon le contexte⁵⁴.

Il en va ainsi de *toutefois* :

(21) Rien ne s'arrête pour nous, c'est l'état qui nous est le plus naturel et *toutefois* le plus contraire à notre inclination. (fr. 230, p. 266)

50 Dans ce cas, Mary-Annick Morel rapproche la conjonction de la locution adverbiale *tout de même* (Mary-Annick Morel, *La Concession en français*, op. cit., p. 27).

51 1 occurrence.

52 10 occurrences.

53 21 occurrences.

54 « Si c'est la première proposition qui est interprétable comme une subordonnée concessive, [*toutefois* et *néanmoins*] marquent une relation à valeur de concession logique. [...] Dans l'ordre inverse des propositions, les marqueurs introduisent toujours une valeur rectificative [...]. » (*Ibid.*, p. 54.)

Faut-il comprendre : « bien que ce soit l'état qui nous est le plus naturel, il est le plus contraire à notre inclination » ou alors : « c'est l'état qui nous est le plus naturel, bien qu'il soit le plus contraire à notre inclination » ? Dans le premier cas, il s'agit d'une concession logique, dans le second, d'une concession rectificative, ce qui paraît plus probable ici : *toutefois* pourrait être glosé par *encore que*. Le « locuteur » lui-même émet une réserve à l'égard de son propre discours.

Néanmoins peut également posséder deux valeurs :

(22) Et quoiqu'il soit contraire d'être misérable et de subsister, [le peuple juif] subsiste *néanmoins* toujours malgré sa misère. (fr. 342, p. 318)

76

(23) Jésus-Christ a dit les choses grandes si simplement qu'il semble qu'il ne les a pas pensées, et si nettement *néanmoins* qu'on voit bien ce qu'il en pensait. (fr. 340, p. 318)

En (22), la première proposition étant une subordonnée concessive, *néanmoins* traduit une relation concessive logique – en renfort de *quoique*⁵⁵. En (23), en revanche, faut-il comprendre : « bien qu'il ait dit les choses grandes si simplement qu'il semble qu'il ne les a pas pensées, il les a dites si nettement qu'on voit bien ce qu'il en pensait » (concession logique) ou « il a dit les choses grandes si simplement qu'il semble qu'il ne les a pas pensées, encore qu'il les a dites si nettement qu'on voit bien ce qu'il en pensait » (concession rectificative) ? La suite du fragment loue à la fois la « clarté » et la « naïveté », renvoyant respectivement au premier et au second segment de l'occurrence (23) : Pascal n'a donc pas voulu insister sur l'une au dépend de l'autre – ce qui serait l'effet d'une concession logique. Il s'agirait donc d'une concessive rectificative⁵⁶.

⁵⁵ Voir *supra*, occurrence (2).

⁵⁶ Ce serait la valeur essentielle de *néanmoins* selon Sylvie Mellet et Michèle Monte : avec *néanmoins*, « [...] se superposent de manière paradoxale mais non contradictoire deux points de vue sur la réalité décrite ». Par « non contradictoire », les deux linguistes entendent « que ces deux points de vue sont assumés par le même locuteur qui anticipe, dans un seul mouvement énonciatif complexe, les deux orientations de son assertion », ce qui est le propre de la concession rectificative (Sylvie Mellet, Michèle Monte, « *Néanmoins* et *toutefois* », dans Sylvie Mellet [dir.], *Concession et dialogisme. Les Connecteurs concessifs à l'épreuve des corpus*, Berne, Peter Lang, 2008, p. 77).

Selon Olivier Soutet, la première acception de *cependant*, qui associe le démonstratif au participe présent du verbe *prendre*, est « cela (dont il vient d'être question) restant en suspens ». L'adverbe marque donc un arrêt dans la phrase signifiant que « le procès actualisé par *ce* n'est pas porté à son efficience totale ; il n'actualise pas les implications dont il était porteur »⁵⁷.

(24) La seule chose qui nous console de nos misères est le divertissement, et *cependant* c'est la plus grande de nos misères. (fr. 33, p. 168)

La première partie suppose normalement que le divertissement ne fait pas partie des misères qu'il est censé apaiser ; cette idée sous-jacente est suspendue par *cependant*. Pour Olivier Soutet, cet adverbe « permet de corriger une relation implicative de caractère conversationnel dont le locuteur craint qu'elle ne soit engendrée par [la protase] dans l'esprit de son interlocuteur⁵⁸ ». Sa valeur est donc rectificative, comme l'indique la commutation possible avec *encore que* : « La seule chose qui nous console de nos misères est le divertissement, encore que c'est/ce soit la plus grande de nos misères ».

Pourtant selon Mary-Annick Morel⁵⁹, mais aussi Sylvie Mellet et Michèle Monte⁶⁰, *cependant* indiquerait uniquement une relation de concession logique. Cela ne fait aucun doute lorsque la protase est ouvertement attribuée par le « locuteur » à un autre « énonciateur » comme ici :

(25) Certainement rien ne nous heurte plus rudement que cette doctrine [du péché originel]. Et *cependant*, sans ce mystère le plus incompréhensible de tous nous sommes incompréhensibles à nous-mêmes. (fr. 164, p. 224)

57 Olivier Soutet, *La Concession dans la phrase complexe en français des origines au xv^e siècle*, *op. cit.*, p. 123.

58 *Ibid.*, p. 123.

59 Mary-Annick Morel, *La Concession en français*, *op. cit.*, p. 53.

60 « [...] *cependant* articule deux énoncés contradictoires et légitime leur coexistence en autorisant la construction de deux points de vue simultanés » (Sylvie Mellet, Michèle Monte, « *Cependant* », dans Sylvie Mellet [dir.], *Concession et dialogisme*, *op. cit.*, p. 219).

Avec l'adverbe *certainement* dans la protase, Pascal va dans le sens de celui qui doute du péché originel. Le pronom *nous* crée l'illusion d'une communauté de pensée que vient rompre l'apodose. Le raisonnement paradoxal est souligné par la concession logique : c'est un mystère incompréhensible qui permet de comprendre l'homme.

Les concessions rectificatives donnent à entendre deux niveaux énonciatifs : grâce à elles, Pascal se fait à la fois penseur et commentateur de sa propre pensée. Elles donnent l'impression d'un raisonnement en cours d'élaboration dans la mesure où l'énoncé, aussitôt dit, appelle un amendement. L'écriture semble ainsi suivre le rythme et les aléas de la réflexion.

78

LA CONCESSION ARGUMENTATIVE

Lorsqu'il n'est pas réfutatif (corrigeant dans la seconde proposition ce qui est présenté négativement dans la première, comme dans *il n'est pas blond, mais brun*), *mais* est susceptible d'établir un mouvement concessif⁶¹. Oswald Ducrot analyse ainsi son fonctionnement :

Le mouvement de pensée impliqué par une phrase affirmative du type *P, mais Q* pourrait être paraphrasé ainsi : « Oui, *P* est vrai ; tu aurais tendance à en conclure *r* ; il ne le faut pas, car *Q* (*Q* étant présenté comme un argument plus fort pour *non-r* que n'est *P* pour *r*)⁶² ».

P oriente le destinataire vers une certaine conclusion non formulée (*r*), et *Q* dans une autre (*non-r*). Deux voix contradictoires se font alors entendre :

[...], *mais*, placé entre deux énoncés, indique que le premier porte une visée argumentative opposée à celle du second, et que le locuteur ne prend en charge personnellement que cette dernière [...]⁶³.

61 Les *Pensées* contiennent des dizaines d'occurrences de *mais*.

62 Oswald Ducrot et al., *Les Mots du discours*, Paris, Éditions de Minuit, 1980, p. 97.

63 Oswald Ducrot, « Opérateurs argumentatifs et visée argumentative », *Cahiers de linguistique française*, 5, 1983, p. 9.

En outre, comme dans la concession logique, le « locuteur » fait endosser à un autre « énonciateur » la responsabilité du premier segment, auquel il adhère pour mieux le rectifier.

Le mouvement concessif est plus ou moins marqué selon que la protase accueille ou non un marqueur lexical exprimant nettement une convergence de point de vue. Cela peut être une locution adverbiale (*sans doute*⁶⁴), un adverbe (*peut-être*⁶⁵, *oui*⁶⁶) ou un groupe verbal :

(26) *J'avoue bien qu'un de ces chrétiens qui croient sans preuve n'aura peut-être pas de quoi convaincre un infidèle qui en dira autant de soi. Mais ceux qui savent les preuves de la religion prouveront sans difficulté que ce fidèle est véritablement inspiré de Dieu, quoiqu'il ne peut le prouver lui-même.* (fr. 414, p. 342)

Relevant de la modalité épistémique, ces marqueurs créent un consensus provisoire sur la protase visant à rendre le destinataire du discours plus réceptif à l'apodose.

Mais peut également assurer seul le mouvement concessif :

(27a) et (27b) *Que l'homme maintenant s'estime son prix. Qu'il s'aime, car il y a en lui une nature capable de bien, mais qu'il n'aime pas pour cela les bassesses qui y sont. Qu'il se méprise, parce que cette capacité est vide, mais qu'il ne méprise pas pour cela cette capacité naturelle ?* (fr. 151, p. 216)

« Qu'il s'aime » et « qu'il se méprise » suggèrent un amour ou un mépris de soi entiers ; pourtant Pascal précise sa pensée en réemployant ces mêmes verbes de manière non réfléchie : les COD niés ne renvoient pas à l'homme, mais à certaines qualités ou défauts de celui-ci.

La polyphonie du tour *P, mais Q* est parfois mise en évidence à travers un dialogue où les deux points de vue sont clairement attribués à des sources énonciatives distinctes :

64 Fr. 116, p. 202.

65 Fr. 149, p. 216.

66 Voir occurrence (28).

(28) « Si l'homme était heureux, il le serait d'autant plus qu'il serait moins diverti, comme les saints et Dieu. » – « Oui. *Mais* n'est-ce pas être heureux que de pouvoir être réjoui par le divertissement ? » (fr. 165, p. 225)

La seconde réplique où figure *mais* est une objection à la pensée pascalienne sur le divertissement exposée dans la première. Après avoir acquiescé, l'adversaire présente une affirmation déguisée sous forme de question⁶⁷.

Le dialogue est parfois elliptique, comme dans cette pensée lapidaire :

(29) Objection des athées. / « *Mais* nous n'avons nulle lumière. » (fr. 277, p. 285)

80

Le titre du fragment indique que Pascal cite ses contradicteurs. Le *mais* initial est un effet d'oralité – mimétisme d'une parole spontanée surprise *in medias res*⁶⁸. On peut néanmoins s'interroger : à quoi s'articule la phrase ainsi introduite ? Il est possible de considérer qu'elle est liée à un énoncé précédent que le désordre des liasses a séparé d'elle⁶⁹. Une autre hypothèse est envisageable : *mais* constituerait ici une ligature articulant un énoncé à une énonciation. Les athées s'opposeraient non pas simplement à ce qui est dit, mais « à l'acte de parole, au dire⁷⁰ ». C'est l'entreprise d'apologie tout entière qui serait ainsi attaquée : le fait même de vouloir convaincre les athées.

Le connecteur *mais* assurant un mouvement concessif est omniprésent dans les *Pensées*. Comme dans le type logique, la concession argumentative permet à Pascal d'attribuer la protase à son objecteur en

67 Voir cet autre fragment où la pensée de l'autre est rapportée au discours direct : « *Mais*, direz-vous, quel objet a-t-il en tout cela ? » (fr. 168, p. 230).

68 Voir le fr. 4, p. 159 qui débute de la même manière, à la différence près que la source énonciative n'est pas précisée : « *Mais* ce n'était pas assez que les prophéties fussent, il fallait qu'elles fussent distribuées par tous les lieux et conservées dans tous les temps ».

69 Le substantif *lumière* apparaît souvent, par exemple dans le fr. 274, mais aussi les fr. 124, 155, 182...

70 Oswald Ducrot et al., *Les Mots du discours*, op. cit., p. 100.

feignant tout d'abord d'y souscrire totalement alors qu'il opte ensuite pour une visée argumentative contraire. La pensée originale s'enracine dans une pensée commune à l'apologiste et à son lecteur à qui est offert un nouveau regard sur les choses :

(30) Une ville, une campagne, de loin c'est une ville et une campagne, mais à mesure qu'on s'approche, ce sont des maisons, des arbres, des tuiles, des feuilles, des herbes, des fourmis, des jambes de fourmis, à l'infini. Tout cela s'enveloppe sous le nom de campagne. (fr. 99, p. 196)

Avec la concession argumentative, Pascal affine la vision de ceux dont les déductions sont fausses parce qu'ils ne s'approchent pas au plus près des choses. Dissociant ce qui est ordinairement associé, Pascal montre la « diversité » (fr. 99, p. 196) sous l'unité apparente, il désenveloppe les certitudes de la *doxa* et les éclaire d'un nouveau jour.

Les structures concessives sont nombreuses et variées dans les *Pensées* : les marqueurs employés par Pascal appartiennent à des catégories grammaticales diverses, et présentent des propriétés énonciatives spécifiques. L'importance de la concession dans l'argumentation est telle qu'il arrive à Pascal de les multiplier dans une même phrase comme ici :

(31) Dieu leur a promis qu'*encore* qu'il les dispersât aux bouts du monde, *néanmoins* s'ils étaient fidèles à sa Loi il les rassemblerait. (fr. 336, p. 314-315⁷¹)

Parce qu'elle est polyphonique, la concession est pour l'apologiste une arme rhétorique redoutable. Lorsque la relation entre les propositions est d'ordre logique ou argumentatif, le « locuteur » fait entendre le point de vue d'un autre « énonciateur » et lui accorde une certaine validité pour ensuite s'en démarquer. La stratégie apologétique repose ainsi sur la connivence⁷².

71 Voir également l'occurrence (22).

72 Laurent Susini parle à propos des *Pensées* de « la profonde complexité des liens de connivence – toujours ambiguë – unissant le discours de l'apologiste à celui de son principal adversaire » (*L'Écriture de Pascal, op. cit.*, p. 346).

Cette autre voix, à qui le « locuteur » fait endosser la valeur de vérité de l'énoncé concédé, est un représentant de l'opinion commune. Or ce qui apparaît comme l'une des particularités de Pascal est qu'il renforce le caractère paradoxal inhérent à toute concession, notamment en l'alliant à l'antithèse :

(32) Le dernier acte est *sanglant*, quelque *belle* que soit la comédie en tout le reste. (fr. 197, p. 249)

(33) C'est donc être *misérable* que de [se] connaître misérable, mais c'est être *grand* que de connaître qu'on est misérable. (fr. 146, p. 214-215⁷³)

82

Le paradoxe est également accentué par des phénomènes de répétition. En (33), les deux segments convoquent non seulement les mêmes termes (« être », « misérable », « connaître »), mais encore la même structure syntaxique où l'infinitif sujet est détaché en fin de phrase et annoncé par le démonstratif *ce*. Hormis le passage de « se connaître » à « connaître qu'on est », seul l'attribut du sujet change. Par le jeu des répétitions⁷⁴, la différence entre la protase et l'apodose, entre le point de vue attribué au destinataire et celui de Pascal ne tient à presque rien ; mais ce rien change tout dans la vision de l'homme, à l'instar de cette pensée célèbre :

(34) L'homme n'est qu'un roseau, le plus faible de la nature, mais c'est un roseau pensant. (fr. 231, p. 269)

La répétition du substantif *roseau* s'accompagne dans le second membre de la phrase d'une épithète qui réoriente complètement la définition de l'être humain et exprime les contradictions propres à l'homme⁷⁵. Nul hasard si un tel constat anthropologique est fréquemment formulé à travers une concession, capable de donner à entendre dans une même phrase deux arguments normalement inconciliables.

73 Voir également les antithèses dans les occurrences (3), (6), (11a et b).

74 Sur les répétitions chez Pascal, voir l'Introduction de Philippe Sellier à Blaise Pascal, *Pensées, opuscles et lettres*, éd. cit., p. 77-78 et Laurent Susini, *L'Écriture de Pascal*, op. cit., p. 256-263 et p. 581-620.

75 Bien plus que s'il avait écrit une phrase du type : « L'homme n'est qu'un roseau, le plus faible de la nature, mais il pense ».

L'implication que nie le « locuteur » par le mécanisme concessif est reléguée dans ce que Robert Martin appelle « l'anti-univers », c'est-à-dire « un ensemble de propositions que le locuteur tient pour fausses, mais qui ne le sont pas nécessairement, c'est-à-dire qui pouvaient être vraies ou que l'on imagine comme telles⁷⁶ ». La frontière entre « l'univers de croyance » et « l'anti-univers » de celui qui parle n'est valable qu'à l'instant de la parole. En effet, récuser une implication au moment de l'énonciation ne revient pas à l'évincer définitivement, comme l'affirme Jacques Moeschler :

Utiliser une structure concessive, c'est [...] refuser une implication dans les circonstances de l'énonciation, mais également l'accepter comme valide dans les autres situations⁷⁷.

Ainsi dans

(35) [L'homme] est donc misérable puisqu'il l'est. Mais il est bien grand, puisqu'il le connaît. (fr. 155, p. 218),

la première partie invite à penser que la misère est exclusive chez l'homme, ce que nie Pascal au moment où il énonce ce fragment. Mais la concession laisse entendre que, dans d'autres occasions, elle n'a pas lieu d'être – Pascal a bien consacré des liasses entières à la « vanité » et à la « misère » de l'être humain. Ainsi dans le fragment 155 Pascal rejette-t-il une idée développée par ailleurs⁷⁸.

La concession fait donc entendre une discordance entre les différentes instances du « locuteur », c'est-à-dire pour reprendre la terminologie d'Oswald Ducrot entre le « locuteur en tant que tel » (considéré uniquement comme responsable de l'énonciation) et le « locuteur en tant qu'être du monde » (envisagé comme un individu possédant

⁷⁶ Robert Martin, *Pour une logique du sens*, Paris, PUF, 1983, p. 114. Dans l'édition de 1992, Robert Martin abandonne cette notion. Olivier Soutet continue néanmoins de l'utiliser dans « Des concessives extensionnelles aux concessives simples » (art. cit.).

⁷⁷ Jacques Moeschler, *Modélisation du dialogue, représentation de l'inférence argumentative*, Paris, Hermès, 1989, p. 52.

⁷⁸ Par exemple dans le fragment 86 : « Bassesse de l'homme jusqu'à se soumettre aux bêtes, jusques à les adorer » (p. 189).

d'autres propriétés hors de l'énonciation). La négation de l'implication n'engage que le premier et non le second : au moment où il parle, l'être de discours s'écarte de ce qu'il pourrait penser, ou a pensé, par ailleurs en tant qu'individu. Par souci de pédagogie ou dans le but de décomposer les analyses, et surtout parce que le texte est fragmentaire et inachevé, il arrive que Pascal reconnaisse ici comme vrai ce qu'il relativise ou invalide là. On serait presque tenté de dire que chaque pensée construit un « univers de croyance » qui potentiellement pourrait constituer « l'anti-univers » d'une autre. En cela, la concession est l'exacte illustration de ce qu'« il n'y a point d'homme plus différent d'un autre que de soi-même dans les divers temps⁷⁹ ».

84

La concession est un instrument privilégié pour montrer les « contrariétés » de l'homme, et ce, au fond, quels que soient les sujets abordés par Pascal : associant une voix étrangère à celle du penseur et rendant perceptibles les divisions internes de celui qui parle, l'hétérogénéité énonciative de la concession s'accorde parfaitement avec l'anthropologie pascalienne où « Tout est un, tout est divers⁸⁰ ».

79 Blaise Pascal, *De l'esprit géométrique*, dans *Pensées, opuscules et lettres*, éd. cit., p. 699.

80 Fr. 162, p. 219.

BIBLIOGRAPHIE

MOYEN ÂGE

Édition de référence

Jean Renart, *Le Roman de la Rose ou de Guillaume de Dole*, traduction, présentation et notes de J. Dufournet avec le texte édité par F. Lecoy, Paris, Champion, coll. « Champion Classiques – Moyen-Âge », 2008.

Autres éditions citées

Le Roman de la Rose ou de Guillaume de Dole, éd. R. Lejeune, Paris, Droz, 1936.

Le Roman de la Rose ou de Guillaume de Dole, éd. F. Lecoy, Paris, Champion, 1962, coll. « Classiques français du Moyen Âge », 1962.

Le Roman de la Rose ou de Guillaume de Dole, traduit en français moderne par J. Dufournet, J. Kooijman, R. Ménage, C. Tronc, Paris, Champion, coll. « Traductions des CFMA », 1979 (2^e éd. révisée, 1988).

Autres textes du Moyen Âge

Robert de Clari, *La Conquête de Constantinople*, éd. J. Dufournet, Paris, Champion, coll. « Champion Classiques – Moyen Âge », 2004.

Chrétien de Troyes, *Le Chevalier de la Charrette*, éd. C. Croizy-Naquet, Paris, Champion, coll. « Champion Classiques – Moyen Âge », 2006.

Jean Renart, *L'Escoufle : roman d'aventure*, éd. F. Sweetser, Genève, Droz, coll. « Textes littéraires français », 1974.

Études critiques

Brault, André, « Ancien français *De l'un en l'autre* », *Romania*, 88, 1967, p. 84-90.

Buridant, Claude, « Les binômes synonymiques. Esquisse d'une histoire des couples de synonymes du Moyen Âge au xvii^e siècle », *Bulletin du Centre d'analyse du discours*, 4, 1980, p. 5-79.

- Charlier, Gustave, « *L'Escoufle et Guillaume de Dole* », dans *Mélanges de philologie romane et d'histoire littéraire offerts à M. Maurice Wilmotte*, Paris, Champion, 1910, t. I, p. 81-98.
- Dubois, Michel, « Ancien français *taleboté* », *Romania*, 85, 1964, p. 112-116.
- Eskénazi, André, « *Cheval et destrier* dans les romans de Chrétien de Troyes (BN 794) », *Revue de linguistique romane*, 53, 1989, p. 397-433.
- , « *Tref, pavillon, tante* dans les romans de Chrétien de Troyes (BN 794) », dans *Et c'est la fin pour quoy sommes ensemble. Hommage à Jean Dufournet. Littérature, histoire et langue du Moyen Âge*, Paris, Champion, 1993, t. II, p. 549-562.
- , « Variantes graphiques dans *Guillaume de Dole* », *Revue de linguistique romane*, 60, 1996, p. 147-183.
- Färber, Ernst, « Die Sprache der dem Jean Renart gugeschriebenen Werke, *Lai de l'Ombre, Roman de la Rose ou de Guillaume de Dole und Escoufle* », *Romanische Forschungen*, 33, 1915, p. 683-793.
- Laforte, Conrad, *Survivances médiévales dans la chanson folklorique*, Québec, Presses de l'université Laval, 1981, p. 65.
- Lecoy, Félix, « Sur quelques passages difficiles du *Guillaume de Dole* », *Romania*, 82, 1961, p. 244-260.
- Lejeune, Rita, *L'Œuvre de Jean Renart. Contribution à l'étude du genre romanesque au Moyen Âge*, Liège/Paris, Faculté de Philosophie et Lettres/Droz, 1935 (Genève, Slatkine Reprints, 1968).
- Lepelletier, René, « Déterminants et détermination des substantifs en ancien français : étude portant sur les vers 3632 à 3736 du *Guillaume de Dole* », *L'Information grammaticale*, 4, 1980, p. 27-31.
- Leroy Love, Nathan, « The Polite Speech of Direct Discourse in Jean Renart's *Guillaume de Dole* », *Studi francesi*, 97, 1989, p. 71-77.
- Lorian, Alexandre, *Tendances stylistiques dans la prose narrative française au XVI^e siècle*, Paris, Klincksieck, 1973.
- Louison, Lydie, *De Jean Renart à Jean Maillart*, Paris, Champion, 2004.
- Löwe, Friedrich, *Die Sprache des Roman de la Rose ou de Guillaume de Dole*, Inaugural-Dissertation, Göttingen, L. Hofer, 1903.
- Marcotte, Stéphane, « Typologie des intraduisibles de l'ancien français », dans Corinne Füg-Pierreville (dir.), *Éditer, traduire ou adapter les textes médiévaux*, Lyon, CEDIC, 2009, p. 61-196.

Melkersson, Anders, *L'Itération lexicale. Étude sur l'usage d'une figure stylistique dans onze romans français des XII^e et XIII^e siècles*, Göteborg, Acta Universitatis Gothoburgensis, 1992.

Sutherland, D.R., « On the Use of Tenses in Old and Middle French », dans *Studies in French Language and Medieval Literature presented to Professor Mildred K. Pope*, Manchester, Manchester University Press, 1939, p. 329-337.

XVI^e SIÈCLE

Édition de référence

Ronsard, Pierre de, *Les Amours et Les Folastries (1552-1560)*, éd. André Gendre, Paris, LGF, coll. « Le Livre de poche classique », 1993.

Sources primaires

Aneau, Barthélemy, *Le Quintil horacien*, dans *Traité de poétique et de rhétorique de la Renaissance*, éd. F. Goyet, Paris, LGF, coll. « Classiques de poche », 2001, p. 175-218.

Cicéron, *De l'orateur. Livre troisième*, éd. et trad. H. Bornecque, Paris, Les Belles Lettres, CUF, 1956.

Du Bellay, Joachim, *La Deffence et illustration de la langue françoise* [1549], éd. J.-C. Monferran, Genève, Droz, coll. « Textes littéraires français », 2001.

—, *L'Olive* [1549], éd. E. Caldarini, coll. « Textes littéraires français », 1974.

—, *Cœuvres complètes*, éd. dirigée par Olivier Millet, t. I, *La Deffence, et Illustration de la langue françoise*, éd. Francis Goyet et Olivier Millet, Paris, Champion, 2003.

Érasme, Désiré, *De duplici copia verborum ac rerum commentarii duo*, éd. B.I. Knott, dans *Opera omnia*, ASD, Amsterdam, North-Holland, *Ordo primus*, t. VI, 1988.

Fabri, Pierre, *Le Grand et Vrai Art de pleine rhétorique* [1521], éd. A. Héron, Genève, Slatkine Reprints, 1969.

Fouquelin, Antoine, *La Rhétorique française* [1555], dans *Traité de poétique et de rhétorique de la Renaissance*, éd. F. Goyet, Paris, LGF, coll. « Classiques de poche », 2001.

Guéret, Gabriel, *Le Parnasse réformé*, Paris, T. Jolly, 1668.

- La Porte, Maurice de, *Les Epithetes* [1571], Genève, Slatkine Reprints, 1973 ; éd. F. Rouget, Paris, Champion, 2009.
- Quintilien, *Institution oratoire*, éd. et trad. Jean Cousin, Paris, Les Belles Lettres, CUF, t. V, *Livres VIII-IX*, 1978.
- Rhétorique à Herennius*, éd. et trad. Henri Bornecque, Paris, Garnier, 1932.
- Ronsard, Pierre de, *Œuvres complètes*, éd. P. Laumonier complétée par R. Lebègue et I. Silver, Paris, Société des textes français modernes, 1914-1975.
- , *Œuvres complètes*, éd. Jean Céard *et al.*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », t. I, 1993.
- Ronsard, Pierre de et Muret, Marc-Antoine, *Les Amours, leurs Commentaires* [1553], éd. C. de Buzon et P. Martin, Paris, Didier Érudition, 1999.
- Scaliger, Jules-César, *Poetices libri septem* [1561], fac-similé, intro. A. Buck, Stuttgart/Bad Cannstadt, F. Frommann/G. Holzboog, 1964.
- Scève, Maurice, *Délie*, éd. Étienne Parturier, Paris, Nizet, coll. « STFM », 1987.
- Tyard, Pontus de, *Erreurs amoureuses* [1549], éd. G. de Souza, Saint-Étienne, Publications de l'université de Saint-Étienne, 2009.

Études critiques

- Authier-Revuz, Jacqueline, *Ces mots qui ne vont pas de soi. Boucles réflexives et non-coïncidence du dire*, Paris, Larousse, 1995.
- Bonnier, Xavier, « Le travail du texte », dans N. Dauvois, M. Clément et X. Bonnier (dir.), *Maurice Scève, « Délie »*, Neuilly-sur-Seine, Atlande, coll. « Clefs concours », 2012, p. 171-237.
- Brunot, Ferdinand, *Histoire de la langue française des origines à nos jours*, t. II, *Le XVI^e siècle*, Paris, Armand Colin, 1967.
- Busson, Henri, « Ronsard et l'entéléchie », dans *Mélanges Henri Chamard*, Paris, Nizet, 1951, p. 91-95.
- Calas, Frédéric, « L'épanorthose : de la correction langagière au dévoilement heuristique », dans C. Badiou-Monferran *et al.* (dir.), *La Langue, le style, le sens. Études offertes à Anne-Marie Garagnon*, Paris, L'Improviste, 2005, p. 239-250.
- Cave, Terence, *Cornucopia. Figures de l'abondance au XVI^e siècle. Érasme, Rabelais, Ronsard, Montaigne* [1979], trad. G. Morel, Paris, Macula, 1997.
- Chomarot, Jacques, *Grammaire et rhétorique chez Érasme*, Paris, Les Belles Lettres, 1981, 2 vol.

- Dee, James H., *Epitheta deorum apud Homerum*, Hildesheim/Zürich/New York, Olms/Weidmann, 2001.
- Della Neva, JoAnn, « Ronsard and the “sein verdelet” of Cassandre: Uncovering an Unexplored Italian Source », *Renaissance Studies*, XXII-4, 2008, p. 542-556.
- Desonay, Fernand, « Les variations métriques de Ronsard poète de l'amour », dans [coll.], *Lumières de la Pléiade*, Paris, Vrin, 1966, p. 363-390.
- Fontanier, Pierre, *Les Figures du discours* [1830], Paris, Flammarion, 1977.
- Garnier, Isabelle, *L'Épithète et la connivence : écriture concertée chez les évangéliques français (1523-1534)*, Genève, Droz, 2005.
- Gendre, André, « Du sonnet en décasyllabes au sonnet en alexandrins », dans Y. Bellenger, J. Céard, D. Ménager et M. Simonin (dir.) *Ronsard en son IV^e centenaire*, Genève, Droz, 1988-1989, t. II, p. 13-29.
- Gordon, Alex L., *Ronsard et la rhétorique*, Genève, Droz, 1970.
- Goyet, Francis, « Commentaire » à *La Deffence, et Illustration de la langue françoise*, dans Joachim du Bellay, *Œuvres complètes*, éd. dirigée par Olivier Millet, t. I, *La Deffence, et Illustration de la langue françoise*, éd. Francis Goyet et Olivier Millet, Paris, Champion, 2003.
- Halévy, Olivier, « Expression poétique et invention lexicale : les adjectifs forgés par composition (1549-1555) », dans M.-D. Legrand et K. Cameron (dir.), *Vocabulaire et création poétique dans les jeunes années de la Pléiade (1547-1555)*, Paris, Champion, 2013, p. 279-292.
- Huchon, Mireille, « Les atomes du petit monde des inventions ronsardines », *Cahiers Textuel*, 17, 1998, p. 109-121.
- , « La fleur de la poésie française dans la *Rhétorique* de Fouquelin : une autobiographie de Ronsard », dans J.-E. Girot (dir.), *Le Poète et son œuvre de la composition à la publication*, Genève, Droz, 2004, p. 215-234.
- Lecoq, Jean, *L'Idéal et la différence. La perception de la personnalité littéraire à la Renaissance*, Genève, Droz, 1993.
- Mathieu-Castellani, Gisèle, « Muret commentateur », dans *Commentaires de Ronsard*, t. I, *Commentaires au premier livre des Amours de Ronsard*, éd. J. Chomarat et al., Genève, Droz, 1985.
- Molinié, Georges, *Dictionnaire de rhétorique*, Paris, LGF, coll. « Les usuels de poche », 1992.
- Monferran, Jean-Charles, « Quand Ronsard “vole au dessus des nués” », *Transitions*, 10, « La beauté », dir. H. Merlin-Kajman, <http://www>.

mouvement-transitions.fr/intensites/la-beaute/sommaire-des-articles-deja-publies/511-quand-ronsard-vole-par-dessus-les-nues.html, mis en ligne le 30 mars 2012, consulté le 15 juin 2015.

Neuhofer, Peter, *Das Adjektiv als Stilelement bei Clement Marot*, Wien/Stuttgart, W. Braumüller, 1963.

Pot, Olivier, *Inspiration et mélancolie. L'épistémologie poétique dans les « Amours » de Ronsard*, Genève, Droz, 1990.

Pouey-Mounou, Anne-Pascale, « Petite poésie portative : les exercices de style des *Epithetes* de La Porte », *Bibliothèque d'humanisme et Renaissance*, LXV-1, 2003, p. 51-67.

—, « Les dictionnaires d'épithètes, laboratoires de l'*aptum* », dans M.-T. Jones-Davies (dir.), *Culture, collections, compilations*, Paris, Champion, 2005, p. 143-160.

—, « Des mots qui font sens, pour une poétique de l'épithète (La Porte et la Pléiade) », à paraître dans *Seizième siècle*.

—, « L'épithète est-elle un vilain défaut ? Les superfluités du style dans quelques caricatures de la poésie du XVI^e siècle », dans C. Barbaferi et J.-Y. Vialleton (dir.), *Vices de style et défauts esthétiques (XVI^e-XVIII^e siècle)*, Paris, Classiques Garnier, à paraître.

Trousson, Raymond, « Le mythe de Prométhée et de Pandore chez Ronsard », *Bulletin de l'Association Guillaume Budé*, 3, 1961, p. 351-359.

Weber, Henri, « Prométhée et les tourments de l'amour dans la poésie de la Renaissance : de Marulle et Sannazar à la Pléiade », dans *Mélanges à la mémoire de Franco Simone. France et Italie dans la culture européenne*, Genève, Slatkine, t. I, *Moyen Âge et Renaissance*, 1980, p. 371-389.

XVII^e SIÈCLE

Édition de référence

Pascal, Blaise, *Pensées*, éd. P. Sellier, Paris, Classiques Garnier, 2011.

Études critiques

Bary, René, *La Rhétorique française, où pour principale augmentation l'on trouve les secrets de notre langue* [1653], Lyon, Thomas Amalury, 1676.

Ducrot, Oswald, « Opérateurs argumentatifs et visée argumentative », *Cahiers de linguistique française*, 5, 1983, p. 7-36.

— et al., *Les Mots du discours*, Paris, Éditions de Minuit, 1980.

Garagnon Anne-Marie, Calas Frédéric, *La Phrase complexe. De l'analyse logique à l'analyse structurale*, Paris, Hachette, 2002.

Le Goffic, Pierre, *Grammaire de la phrase française*, Paris, Hachette Supérieur, 1993.

Martin, Robert, *Pour une logique du sens*, Paris, PUF, 1983.

Mellet, Sylvie (dir.), *Concession et dialogisme. Les Connecteurs concessifs à l'épreuve des corpus*, Berne, Peter Lang, 2008.

Moeschler, Jacques, *Modélisation du dialogue. Représentation de l'inférence argumentative*, Paris, Hermès, 1989.

Morel, Mary-Annick, *La Concession en français*, Paris, Orphys, 1996.

Soutet, Olivier, *La Concession en français des origines au XVII^e siècle. Problèmes généraux. Les tours prépositionnels*, Genève, Droz, 1990.

—, *La Concession dans la phrase complexe en français des origines au XVII^e siècle*, Genève, Droz, 1992.

—, « Des concessives extensionnelles aux concessives simples », *Linx*, 59, 2008, <http://linx.revues.org/629>, mis en ligne le 1^{er} janvier 2012, consulté le 4 août 2015.

Susini, Laurent, *L'Écriture de Pascal, La lumière et le feu. La « vraie éloquence » à l'œuvre dans les Pensées*, Paris, Champion, 2008.

XVIII^e SIÈCLE

Édition de référence

Beaumarchais, *Le Mariage de Figaro – La Mère coupable*, éd. P. Larthomas, Paris, Gallimard, coll. « Folio classique », 1984.

Études critiques

Analyses & Réflexion sur Beaumarchais, Paris, Ellipses, 1985.

Authier-Revuz, Jacqueline, *Ces mots qui ne vont pas de soi. Boucles réflexives et non-coïncidences du dire*, Paris, Larousse, 1995.

- Authier-Revuz, Jacqueline, Doury, Marianne et Reboul-Touré, Sandrine (dir.), *Parler des mots, Le fait autonymique en discours*, Paris, Presses de la Sorbonne Nouvelle, 2003.
- Bally, Charles, *Traité de stylistique française*, Paris, Klincksieck, t. I, 1909.
- Chomsky, Noam, *Structures syntaxiques* [1957], Paris, Éditions du Seuil, 1969.
- , *Aspects de la théorie syntaxique* [1965], Paris, Éditions du Seuil, 1971.
- Conesa, Gabriel, *La Trilogie de Beaumarchais*, Paris, PUF, 1985.
- Conesa, Gabriel et Neveu, Franck (dir.), *L'Agrégation de lettres modernes 2005. Analyses littéraires et études de la langue*, Paris, Armand Colin, 2004.
- Ducrot, Oswald, *Dire et ne pas dire*, Paris, Hermann, 1972.
- , *Le Dire et le Dit*, Paris, Éditions de Minuit, 1984.
- Fontanier, Pierre, *Les Figures du discours*, Paris, Flammarion, coll. « Champs », 1977.
- Frantz, Pierre et Balique, Florence, *Beaumarchais, La Trilogie*, Neuilly-sur-Seine, Atlande, coll. « Clefs concours », 2004.
- Frei, Henri, *La Grammaire des fautes*, Paris, Geuthner, 1929.
- Freud, Sigmund, *Le Mot d'esprit et sa relation à l'inconscient*, trad. D. Messier, Paris, Gallimard, 1988.
- Géraud, Violaine, « Interruptions et ellipses dans *Le Mariage de Figaro* de Beaumarchais », *L'Information grammaticale*, 61, 1994, p. 27-32.
- , *Beaumarchais, l'aventure d'une écriture*, Paris, Champion, 1999.
- , « L'invention d'un nouveau style comique : l'*archiethos* beaumarchaisien », dans Gérard Berthomieu et Françoise Rullier-Theuret (dir.), *Styles, genres, auteurs 4*, Paris, PUPS, 2005, p. 81-93.
- Goldzink, Jean, *Comique et comédie au siècle des Lumières*, Paris, L'Harmattan, 2000.
- , *Beaumarchais dans l'ordre de ses raisons. Dialogue posthume avec Jacques Scherer sur les dramaturgies de Beaumarchais*, Saint-Genouph, Nizet, 2008.
- Hartmann, Pierre, « Le projet esthétique de Beaumarchais », *Dix-huitième siècle*, 27, 1995, p. 439-451.
- Issacharoff, Michel, *Le Spectacle du discours*, Paris, Corti, 1985.
- Jaubert, Anna, « Connivence et badinage dans le *Mariage de Figaro* », *L'Information grammaticale*, 61, 1994, p. 50-53.
- Larthomas, Pierre, *Le Langage dramatique* [1972], Paris, PUF, 1980.

- , « Le style de Beaumarchais dans *Le Barbier de Séville* et *Le Mariage de Figaro* », *L'Information littéraire*, 33, 1981, p. 54-56.
- , « La Harpe critique de Beaumarchais et Gudin critique de La Harpe », dans *Dramaturgies, langages dramatiques, Mélanges pour J. Scherer*, Paris, Nizet, 1986, p. 543-550.
- Lecarpentier, Sophie, *Le Langage dramatique dans la trilogie de Beaumarchais. Efficacité, gaieté, musicalité*, Saint-Genouph, Nizet, 1997.
- Lombard, Alf, *Les Constructions nominales dans le français moderne*, Stockholm, Uppsala, 1930.
- Maignueneau, Dominique, *Pragmatique pour le discours littéraire*, Paris, Bordas, 1990.
- , *Le Discours littéraire : paratopie et scène d'énonciation*, Paris, Armand Colin, 2004.
- Michaud, Guy, « L'intrigue et les ressorts du comique dans *Le Mariage de Figaro* », dans *Mélanges d'esthétique et de science de l'art offerts à Étienne Souriau*, Paris, Nizet, 1952, p. 189-203.
- Morris, Charles W., *Foundations of the theory of signs*, Chicago, University of Chicago Press, 1938.
- Paillet, Anne-Marie, « Répondez-vous à mes questions ? L'interrogation dans *Le Mariage de Figaro* », dans Gérard Berthomieu et Françoise Rullier-Theuret (dir.), *Styles, genres, auteurs 4*, Paris, PUPS, 2005, p. 95-109.
- Proschwitz, Gunnar (von), *Introduction à l'étude du vocabulaire de Beaumarchais*, Genève, Slatkine, 1981.
- Sainte-Beuve, Charles-Augustin, « Beaumarchais », dans *Causeries du lundi*, Paris, Garnier, 3^e éd., 1858-1872, t. 6, p. 201-260.
- Scherer, Jacques, *La Dramaturgie de Beaumarchais* [1954], Paris, Nizet, 1989 [4^e éd.].
- , *Édition avec analyse dramaturgique du « Mariage de Figaro »*, Paris, SEDES, 1966.
- Seguin, Jean-Pierre, « Ruban noir et ruban rose ou les deux styles de Beaumarchais », *L'Information grammaticale*, 60, 1994, p. 13-16.

XIX^e SIÈCLE

Édition de référence

Zola, Émile, *La Fortune des Rougon*, éd. H. Mitterrand, Paris, Gallimard, coll. « Folio classique », 2007.

Autres textes de Zola

Deux définitions du roman [1866], dans *Œuvres complètes*, éd. H. Mitterrand, Paris, Cercle du Livre précieux, t. X, 1968, p. 282

Mes haines [1866-1879], éd. Fr.-M. Mourad, Paris, Flammarion, coll. « GF », 2012.

La Fortune des Rougon [1871], éd. C. Becker, Paris, LGF, coll. « Le Livre de poche classique », 2004.

Le Roman expérimental [1880], éd. Fr.-M. Mourad, Paris, Flammarion, coll. « GF », 2006.

« Les droits du romancier », *Le Figaro*, 6 juin 1896.

Correspondance, éd. B.H. Bakker et H. Mitterrand, Montréal/Paris, Presses de l'université de Montréal/CNRS, 1978-1995, 10 vol.

Écrits sur l'art, éd. Jean-Pierre Leduc-Adine, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1991.

Sources primaires

Baudelaire, Charles, « Quelques caricaturistes français » [1857], dans *Œuvres complètes*, éd. Cl. Pichois, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », t. II

Bernardin de Saint-Pierre, Jacques-Henri, *Paul et Virginie* [1788], éd. Mathilde Bombart, Paris, Gallimard, coll. « Folioplus Classiques », 2013.

Flaubert, Gustave, *Correspondance*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1973-2007, 5 vol.

Hugo, Victor, *L'homme qui rit* [1869], éd. M. Roman, Paris, LGF, coll. « Classiques de poche », 2002.

Études critiques

Auerbach, Erich, *Mimésis. La représentation de la réalité dans la littérature occidentale* [1946], trad. A. Francke, Paris, Gallimard, 1968.

- Baguley, David, *Naturalist fiction. The entropic vision*, Cambridge, Cambridge University Press, 1990.
- , « Le burlesque et la politique dans *La Fortune des Rougon* », *Recherches interdisciplinaires sur les textes modernes*, Hors séries 7, « Ironies et inventions naturalistes », dir. C. Becker, A.-S. Dufief et J.-L. Cabanès, 2002, p. 53-62.
- Benoudis Basilio, Kelly, *La Mécanique et le Vivant. La métonymie chez Zola*, Genève, Droz, 1993.
- Berg, William J., *The Visual Novel. Emile Zola and the art of his time*, University Park (PA), Pennsylvania State University Press, 1992.
- Boneu, Violaine, *L'Idylle en France au XIX^e siècle*, Paris, PUPS, 2014.
- Bonnet, Gilles, *Le Comique de J.-K. Huysmans*, Paris, Champion, 2004.
- Brunetière, Ferdinand, *Le Roman naturaliste*, Paris, Calmann-Lévy, 1883.
- Ducrot, Oswald et al., *Les Mots du discours*, Paris, Éditions de Minuit, 1980.
- Fougère, Marie-Ange, *Le Rire de Rabelais au XIX^e siècle. Histoire d'un malentendu*, Dijon, Éditions universitaires de Dijon, 2009.
- Hamon, Philippe, *L'Ironie littéraire. Essai sur les formes de l'écriture oblique*, Paris, Hachette Université, 1996.
- Kerbrat-Orrecchioni, Catherine, *L'Énonciation. De la subjectivité dans le langage*, Paris, Armand Colin, 1999 [4^e éd.].
- Pellegrini, Florence, « Polémique et narration : de *J'accuse...!* à *Vérité*, l'argumentation en marche », *Fabula / Les colloques*, « De l'absolu littéraire à la relégation : le poète hors les murs », <http://www.fabula.org/colloques/document2456.php>.
- Philippe, Gilles et Piat Julien (dir.), *La Langue littéraire. Une histoire de la prose en France de Gustave Flaubert à Claude Simon*, Paris, Fayard, 2009.
- Plantin, Christian, *L'Argumentation*, Paris, Éditions du Seuil, 1996.
- Reggiani, Christelle, « L'énonciation narrative en 1880 », *Les Cahiers naturalistes*, 86, 2012, p. 101-113.
- Reverzy, Éléonore, *La Chair de l'idée. Poétique de l'allégorie dans « Les Rougon-Macquart »*, Genève, Droz, 2007.
- , « “À l'exemple des Bonaparte” : *La Fortune des Rougon*. Genèse des origines », dans G. Séginger (dir.), *Zola à l'œuvre*, Strasbourg, Presses universitaires de Strasbourg, 2003, p. 109-119.
- Sfar, Myriam Faten, « Écho et Narcisse : la répétition dans l'écriture artiste d'Edmond de Goncourt », *Les Cahiers naturalistes*, 86, 2012, p. 129-147.

Thorel-Cailleteau, Sylvie, *Émile Zola*, Paris, PUPS, coll. « Mémoire de la critique », 1998.

Van Buuren, Maarten, « *Les Rougon-Macquart* » d'Émile Zola : de la métaphore au mythe, Paris, Corti, 1986.

Voisin-Fougère, Marie-Ange, *L'Ironie naturaliste. Zola et les paradoxes du sérieux*, Paris, Champion, 2001.

Voisin-Fougère, Marie-Ange (dir.), *Zola et le rire*, Neuilly-lès-Dijon, Éditions du Murmure, 2002.

XX^e SIÈCLE

Édition de référence

242

Bonnefoy, Yves, *Du mouvement et de l'immobilité de Douve*, dans *Poèmes. Du mouvement et de l'immobilité de Douve, Hier régnant désert, Pierre écrite, Dans le leurre du seuil*, Paris, Gallimard, coll. « Poésie », 1982.

Autres textes d'Yves Bonnefoy

L'Arrière-pays [1972], Genève, Flammarion, 1982.

L'Improbable [1980], Paris, Mercure de France, 1992.

Entretiens sur la poésie, Paris, Mercure de France, 1990.

« Entretien avec Fabio Scotto », *Europe*, juin-juillet 2003, p. 49-63.

Le Traité du pianiste et autres écrits anciens, Paris, Mercure de France, 2008.

Sources primaires

Baudelaire, Charles, *Le Spleen de Paris* [1869], dans *Œuvres complètes*, éd. Cl. Pichois, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », t. I, 1975.

Bertrand, Aloysius, *Gaspard de la nuit* [1842], éd. J.-L. Steinmetz, Paris, LGF, coll. « Le Livre de poche classique », 2002.

Breton, André, *Point du jour* [1934], dans *Œuvres complètes*, éd. M. Bonnet, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », t. II, 1992.

Heidegger, Martin, *Être et Temps* [1927], Paris, Gallimard, 1986.

—, *Approche de Hölderlin* [1941-1944], Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1996.

- Mallarmé, Stéphane, *Œuvres complètes*, éd. Bertrand Marchal, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », t. II, 2003.
- Rimbaud, Arthur, *Œuvres complètes*, éd. André Guyaux, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 2009.

Études critiques

- Banquart, Marie-Claire « Yves Bonnefoy et Arthur Rimbaud », *Europe*, juin-juillet 2003, p. 172-188.
- Bougault, Laurence, « Perspectives dans l'approche stylistique de l'hermétisme poétique. À propos de l'Illumination "Barbare" d'Arthur Rimbaud », *Revue romane*, 34/1, 1999, p. 61-86.
- , *Poésie et réalité*, Paris, L'Harmattan, 2005.
- Calas Frédéric et Garagnon Anne-Marie, « De la norme grammaticale à la norme linguistique dans les grammaires dites de concours : le cas de la proposition infinitive », dans G. Siouffi et A. Steuckardt (dir.), *Les Linguistes et la norme*, Berne, Peter Lang, 2007.
- Combe, Dominique, « "L'ultime Rome", Yves Bonnefoy et la latinité », *Europe*, juin-juillet 2003, p. 156-164.
- Deleuze, Gilles, *Logique du sens*, Paris, Éditions de Minuit, 1969.
- Edwards, Michael, « Ce Dedham au loin », *Europe*, juin-juillet 2003, p. 140-150.
- Gagnebin, Murielle (dir.), *Yves Bonnefoy. Lumière et nuit des images*, Seyssel, Champ Vallon, 2005.
- Glissant, Édouard, « Du corps de Douve », *L'Esprit créateur*, 36/3, p. 80-83.
- Greene, Brian, *La Magie du cosmos. L'espace, le temps, la réalité : tout est à repenser*, trad. C. Laroche, Paris, Gallimard, coll. « Folio essais », 2007.
- Guillaume, Gustave, *Temps et verbe* [1929], Paris, Champion, 1993.
- Lançon, Daniel et Née Patrick, *Yves Bonnefoy, Poésie, recherche et savoirs*, Paris, Hermann, 2007.
- Martinon, Philippe, *Les Strophes, étude historique et critique sur les formes de la poésie lyrique en France depuis la Renaissance*, Paris, Champion, 1911.
- Moignet, Gérard, *Systématique de la langue française*, Paris, Klincksieck, 1981.
- Née, Patrick, *Yves Bonnefoy penseur de l'image ou les Travaux de Zeuxis*, Paris, Gallimard, 2006.

- Parent, Monique (dir.), *Le Vers français au 20^e siècle*, Paris, Klincksieck, 1967.
- Scotto, Fabio, « La clarté de l'obscur », *Europe*, juin-juillet 2003, p. 3-6.
- Tamba-Mecz, Irène, *Le Sens figuré*, Paris, PUF, 1981.
- Vivès, Vincent, « Poèmes » *d'Yves Bonnefoy*, Paris, Gallimard, coll. « Foliothèque », 2010.

RÉSUMÉS

JEAN RENART, *LE ROMAN DE LA ROSE OU DE GUILLAUME DE DOLE*

Maria COLOMBO TIMELLI (Université Paris-Sorbonne)

« Couples coordonnés et adaptation en français moderne : entre traduction, pirouettes et escamotages dans *Le Roman de la Rose ou de Guillaume de Dole* »

245

Cet article se situe au croisement de deux perspectives, l'une lexicologique, l'autre traductologique. Il s'agit d'une part de réfléchir sur l'emploi de quelques couples (pseudo-)synonymiques dans *Guillaume de Dole* : sont étudiés en particulier des substantifs récurrents (*pris/de pris, sens, gent, chevall/destrier/sommier*) et un mot polysémique (*avoir*) en rapport avec leur contexte dans les vers. D'autre part, on a vérifié le traitement qui leur est réservé dans la traduction de Jean Dufournet ; le grand médiéviste, qui ne s'est pas exprimé sur les difficultés rencontrées dans son adaptation en français moderne, a de fait adopté des procédés divers : soit il a maintenu les doublets, soit il les a réduits, soit encore il les a escamotés par des changements de classe grammaticale des éléments en jeu. Quelques remarques concernent la locution figée *de fi et de voir*, qui ne serait attestée que dans *Guillaume de Dole*, et ses différentes traductions.

RONSARD, *LES AMOURS*

Anne-Pascale POUÉY-MOUNOU (Université Paris-Sorbonne)

« Les épithètes "si proprement accommodées" des *Amours* »

L'art ronsardien d'« accommoder » les épithètes, célébré par le lexicographe de La Porte (1571), éclate particulièrement dans *Les Amours* de 1553 où s'expérimentent, à la fois, une créativité verbale audacieuse

et amplificatoire, et les contraintes métriques du sonnet décasyllabique. La « propriété » des épithètes y définit une dynamique textuelle spécifique. On s'attache ici à replacer cette poétique de l'épithète dans la logique des innovations de ce recueil et de l'idéal ronsardien des épithètes « significatives ». L'étude du jeu morphologique avec l'usage met ainsi en évidence un travail fin sur le lexique, combinant acclimatation et effets d'étrangeté, à partir des mots hérités et empruntés, des dérivations, des emprunts plus ou moins marqués et de la remotivation des étymons. L'approche plus syntaxique des syntagmes figés et métaphoriques permet quant à elle d'envisager la réinvention d'un style formulaire, à travers un jeu sur les catégories grammaticales qui est à l'œuvre aussi bien dans les dérivations que dans les emplois de l'adjectif et des syntagmes nominaux dans la phrase. En termes de versification, enfin, se discerne la mise en place d'une dynamique signifiante à travers les expansions nominales, leur rythme et leur disposition dans l'espace du sonnet.

Mathilde THOREL (Aix-Marseille université)

« *« Je me deus ? non, mais dont je suis bien aise » : les figures de correction dans *Les Amours* de Ronsard* »

Cette étude s'intéressera à une figure plus marginale que les figures reines – métaphore, hyperbole, oxymore ou périphrase – du recueil, mais que Muret dans son commentaire relève et nomme une fois dans le sonnet 174 (vers 7-8) : « *Je me deus ? non.* » « Cette figure est nommée par les Grecs [*epanorthosis*] : Les François la peuvent nommer, Correction. ». La figure de correction n'est pas distinguée au XVI^e siècle de l'épanorthose : entre figure de mot et figure de pensée, *elocutio* et *inventio*, elle recouvre une variété de configurations et d'effets dont on donnera un aperçu dans *Les Amours* de Ronsard. Cette étude proposera ainsi un double parcours : d'une part des emplois de certains opérateurs privilégiés de cette figure comme « non » ; d'autre part de quelques configurations syntaxiques et rhétoriques dont le fonctionnement repose sur une opposition dialectique et dynamique entre négation et affirmation renforcée. Elle s'efforcera de montrer à la fois comment cette figure participe dans *Les Amours de Cassandre* de l'appropriation d'un motif pétrarquien et pétrarquiste et comment elle s'inscrit dans une

poétique de l'*energeia*, qui allie l'expression dynamique de l'intensité à une mise en scène de la parole du poète.

PASCAL, *PENSÉES*

Mathieu BERMANN (Université Stendhal-Grenoble 3)

« Concession et polyphonie dans les *Pensées* de Pascal »

La concession joue un rôle important dans l'argumentation des *Pensées* dans la mesure où elle permet au locuteur de mettre en scène dans son discours les voix d'autres énonciateurs, le destinataire à convaincre ou la *doxa*. En me fondant sur leurs diverses propriétés énonciatives, j'étudie les trois types de concession, logique, rectificatif et argumentatif, et leurs effets respectifs sur la démonstration de Pascal. Mais la polyphonie du mécanisme concessif ne se résume pas à l'association d'une voix étrangère à celle du locuteur ; elle fait entendre également une discordance entre les différentes instances du locuteur et s'accorde donc parfaitement avec l'anthropologie pascalienne qui montre l'homme comme un être de contradiction.

BEAUMARCHAIS, *LE MARIAGE DE FIGARO*

Philippe JOUSSET (Aix-Marseille université)

« Sur le "style spermatique". De l'économie érotique du *Mariage de Figaro* »

Beaumarchais, dans une lettre à sa maîtresse, avouait pour excuser sa gaillardise qu'il avait le style « un tant soit peu spermatique ». Cette confiance tirée d'une correspondance privée peut-elle trouver une application au style de l'écrivain ? C'est ce que cette contribution examine à l'épreuve du *Mariage de Figaro*. Une telle transposition, plus complexe qu'une « métaphore », peut ne pas se révéler induite à condition de s'autoriser de la mise en relation du dramaturge Beaumarchais et du personnage de Figaro, son truchement : c'est ce lieu commun de la critique qui légitime la (con)fusion de l'amant épistolier et de l'artiste. L'analogie est en partie imaginaire, mais cet imaginaire repose sur un certain nombre de caractères concrets observables, souvent décrits, qui relèvent de l'invention, de la composition et de la surface stylistique, et

que le terme de *spermatique* peut s'offrir à fédérer : frénésie de séduire, générosité dans la dépense, verve, excitation du tissu verbal, saillies, ivresse du signifiant, invention de jeux, dans les dialogues et les réparties particulièrement, création de rythmes, d'intensités... À cette tonalité d'ensemble qui définit l'économie érotique du *Mariage*, le personnage de Chérubin apporte toutefois sa note bémolisée.

Virginie YVERNAULT (Université Paris-Sorbonne)

« Beaumarchais et son double : la voix du "diable" dans *Le Mariage de Figaro* »

248

Cet article étudie un phénomène de polyphonie énonciative qui se retrouve au niveau lexical : la présence masquée de l'auteur dans son propre texte à travers la récurrence du mot *diable*. Les modalités d'apparition de l'unité lexicale *diable* obéissent à une logique d'apparition, en apparence anarchique, alors qu'en réalité le mot est le vecteur d'une réflexion métalinguistique et métathéâtrale ; encore faut-il être un spectateur et un lecteur attentifs, à l'instar du public du XVIII^e siècle, pour savourer pleinement l'écriture comique, dialogique et polémique de Beaumarchais.

Violaine GÉRAUD (Université Jean Moulin-Lyon 3)

« Ellipses, brachylogies et *archiethos spirituel* dans *Le Mariage de Figaro* »

Beaumarchais, au travers de ses deux grandes comédies espagnoles, *Le Barbier de Séville* et *Le Mariage de Figaro*, invente un nouveau style comique qui se caractérise par une poétique de la prestesse : le dramaturge fait ainsi souvent l'économie de tout ce qui serait inutilement dit. Il multiplie, par conséquent, les ellipses. Toutes ces béances, qu'on n'a pas toujours le temps ni la possibilité de combler, empêchent que le dire et le dit ne se superposent, et engendrent de nombreux sous-entendus, par lesquels se déploie l'érotisme. Ce qui grise le spectateur est l'alliance à la fois naturelle et inouïe entre la concision lapidaire et le trait d'esprit.

« La caricature dans *La Fortune des Rougon* : une “langue épaisse” »

Si dans la lettre du 18 août 1864 qu’il adresse à Antony Valabrègue, Zola expose la théorie des trois écrans et définit l’« écran réaliste », comme « parfaitement transparent », je propose l’idée selon laquelle le naturalisme zolien, en refusant l’idéalisat[i]on et en acceptant la « déform[at]ion [d]es images », se réclame des arts, notamment de cet art mineur qu’est la caricature graphique. Bien que sémantiquement extensible et dotée au XIX^e siècle de contours encore flous, cette dernière n’en demeure pas moins une forme artistique centrale, intimement liée à Zola, lui permettant de « mentir juste assez » pour produire avec *La Fortune des Rougon*, une « œuvre d’art », révélant le réel dans ce qu’il a de plus trivial et de plus monstrueux. Si elle apparaît ainsi comme une forme-sens plastique, la caricature est également une « forme d’esprit », selon les propos de Bernard Vouilloux, où les sens seconds et cachés fondent la densité et les mécanismes d’un texte à déchiffrer. Loin de sa prétendue transparence, la langue zolienne est donc « épaisse ». Et c’est cette « épaisse[ur] » plastique et sémiotique qu’interroge cet article.

Lola KHEYAR STIBLER (Université Sorbonne Nouvelle)

« Naïveté et ironie dans *La Fortune des Rougon* »

Cet article étudie les relations entre deux dominantes stylistiques apparemment contradictoires et deux tonalités généralement opposées : le naïf et l’ironique. D’un côté, l’idylle de Silvère et Miette favorise un style simple, fondé sur une forme subtile d’épure ; de l’autre, la satire politique des « sauveurs » de Plassans est caractérisée par la tonalité ironique et le pastiche. Néanmoins, naïveté et ironie peuvent se concilier : la puissance sourde du désir chez Silvère et Miette s’appuie sur un style plus emphatique dont la sensibilité élégante peut apparaître teintée d’ironie. Quant aux faux héros de Plassans, qui finissent par croire à leur propre bravoure, ils s’avèrent de grands naïfs. Ainsi la naïveté et l’ironie circulent dans le roman au profit d’un discours de vérité qu’il revient au lecteur de restituer.

Florence PELLEGRINI (Université Bordeaux Montaigne)

« Dispositif énonciatif et argumentation dans *La Fortune des Rougon* »

250

De la préface de *La Fortune des Rougon* (1871) aux *Romanciers naturalistes* (1881), Zola a toujours revendiqué la dimension scientifique et la visée démonstrative de ses romans. Le sous-titre du cycle – « Histoire naturelle et sociale d'une famille sous le Second Empire » – synthétise la double orientation du projet zolien : d'un côté « l'histoire naturelle », très largement inspirée des théories de la dégénérescence du docteur Lucas ; de l'autre, « l'histoire sociale » et l'influence du milieu comme moteur déterministe de l'action. Il s'agira d'interroger les manifestations énonciatives de cette volonté démonstrative ; on analysera en particulier le brouillage énonciatif de l'indirect libre et les décrochages que construisent les figures d'analogie comme participant de la construction argumentative du récit.

BONNEFOY, DU MOUVEMENT ET DE L'IMMOBILITÉ DE DOUVE

Sandrine BÉDOURET-LARRABURU (Université de Pau et des pays de l'Adour)

« Une dialectique du temps : inscriptions de l'Antiquité et du Moyen Âge dans la langue de *Du mouvement et de l'immobilité de Douve* »

Du mouvement et de l'immobilité de Douve s'ouvre sur une épigraphe qui invite à penser le recueil au prisme de la dialectique hégélienne. Cet article vise à montrer que les poèmes du recueil s'inscrivent dans une dialectique de l'histoire où la présence au monde est conçue dans l'instant, représentation d'un temps universel. La langue emprunte ainsi aux différentes périodes historiques et culturelles pour créer une alchimie poétique de l'instant et de la présence. Cet article explicite ainsi les éléments de l'Antiquité classique et du Moyen Âge qui innervent la langue poétique d'Yves Bonnefoy.

Laurence BOUGAULT (Université Rennes 2)

« Divergences et convergences du temps grammatical et du temps poétique dans quelques poèmes de *Du mouvement et de l'immobilité de Douve* »

La représentation du temps est problématique. Tantôt linéaire, tantôt circulaire, tantôt corrélé à l'espace, le temps représenté n'est plus compris

aujourd'hui comme un *a priori* kantien. Entre le temps linguistique, essentiellement linéaire, et le temps de la subjectivité poétique, celui de la « présence » telle qu'Yves Bonnefoy la définit mais aussi celui de la finitude et de la mort de l'être aimé, existent des contradictions intrinsèques que le poète tente de résoudre par un traitement paradoxal de la temporalité, tant au niveau du système verbal que dans ses entours : compléments circonstanciels et vocables renvoyant au temps. On essaiera de comprendre le fonctionnement syntaxico-sémantique de ce qu'on peut appeler « une poïétique du temps », qui déploie le paradoxe du titre du recueil poétique lui-même : *Du mouvement et de l'immobilité de Douve*.

TABLE DES MATIÈRES

Avant-propos, par Olivier Soutet..... 7

JEAN RENART, *LE ROMAN DE LA ROSE OU DE GUILLAUME DE DOLE*

Couples coordonnés et adaptation en français moderne : entre traduction, pirouettes et escamotages dans *Le Roman de la Rose ou de Guillaume de Dole*
Maria Colombo Timelli 11

RONSARD, *LES AMOURS*

Les épithètes « si proprement accommodées » des *Amours*
Anne-Pascale Pouey-Mounou 29

« Je me deus ? non, mais dont je suis bien aise. » Les figures de correction
dans *Les Amours*
Mathilde Thorel..... 45

PASCAL, *PENSÉES*

Concession et polyphonie dans les *Pensées*
Mathieu Bermann..... 63

BEAUMARCHAIS, *LE MARIAGE DE FIGARO*

Sur le « style spermatique ». De l'économie érotique du *Mariage de Figaro*
Philippe Jousset..... 87

Beaumarchais et son double : la voix du « diable » dans *Le Mariage de Figaro*
Virginie Yvernault 111

Ellipses, brachylogies et <i>archiethos spirituel</i> dans <i>Le Mariage de Figaro</i> Violaine Géraud	129
---	-----

ZOLA, *LA FORTUNE DES ROUGON*

La caricature dans <i>La Fortune des Rougon</i> : une « langue épaisse » Anastasia Scepti	145
--	-----

Naïveté et ironie dans <i>La Fortune des Rougon</i> Lola Kheyar Stibler	161
--	-----

Dispositif énonciatif et argumentation dans <i>La Fortune des Rougon</i> Florence Pellegrini	177
---	-----

254

BONNEFOY, *DU MOUVEMENT ET DE L'IMMOBILITÉ DE DOUVE*

Une dialectique du temps : inscriptions de l'Antiquité et du Moyen Âge dans la langue de <i>Du mouvement et de l'immobilité de Douve</i> Sandrine Bédouret-Larraburu	195
--	-----

Divergences et convergences du temps grammatical et du temps poétique dans quelques poèmes de <i>Du mouvement et de l'immobilité de Douve</i> Laurence Bougault	213
---	-----

Bibliographie	231
---------------------	-----

Résumés.....	245
--------------	-----

Table des matières	253
--------------------------	-----